

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 48

Artikel: Librairie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189519>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Toilettes de deuil.

M. de Recloses publie, dans le *Courrier de l'Europe*, un intéressant article sur la manière de porter le deuil chez les différents peuples, qu'il termine par quelques bonnes vérités :

« Après avoir rendu hommage aux sentiments élevés qu'inspire la mort, dit-il, et qui font prendre le deuil, je puis sans malice jeter un petit coup d'œil sur la forme que nous donnons à nos vêtements noirs... J'ai constaté que si, avec le ciel il y a des accommodements, il y en a aussi, et de charmants, avec le deuil. Je dirai même, sans crainte d'être contredit, que le deuil se prête à toutes les coquetteries. Les toilettes les plus distinguées sont, sans conteste, les toilettes noires.

Le sexe auquel je regrette de ne pas appartenir dépense des sommes folles, se creuse souvent la tête d'une façon désespérante pour tirer d'une variété infinie de couleurs un ensemble souvent de mauvais goût. Le noir a le double avantage de demander moins d'imagination et de ne pas coûter plus cher ; il sied généralement plus que n'importe quelle autre couleur, surtout aux blondes. Il se prête à toutes les formes et produit, au point de vue artistique, les mêmes effets de lumières, d'oppositions d'ombres. Il dessine admirablement la taille et toutes les formes que l'on cache avec tant de soin et que l'on prend tant de peine à nous faire deviner.

Le grand deuil, celui que l'on porte immédiatement après la mort d'un proche parent, exclut pendant quelque temps une trop grande recherche dans la forme des vêtements. Il doit être l'image de la douleur et en avoir la gravité. Mais les exigences de la vie mondaine s'imposent, et, petit à petit, les raffinements s'infiltrèrent dans la toilette, on hasarde un petit « truc, » et un beau matin on a en noir le plus gracieux costume.

Tout passe, tout lasse, tout casse, dit le proverbe. La douleur, les larmes, les regrets, tout subit cette loi à laquelle nos sentiments, aussi bien que la nature et nos goûts, sont sujets. A mesure que nous nous écartons du jour terrible où un vide immense s'est fait à notre foyer, nous sentons se cicatriser les douleurs de notre cœur.

A la mort d'un parent, les Hébreux déchiraient leurs vêtements ; mais ils recousaient ces déchirures, à mesure que s'éloignait la perte qu'ils avaient faite. Chez nous, c'est la même chose ; nous éprouvons le besoin de modifier graduellement notre costume de deuil en y introduisant une nuance qui ne jure pas avec le noir que nous portons, mais qui l'égaie un peu. Le violet, le mauve, s'y prêtent à merveille.

Enfin, après le violet ou le mauve, il y a de nouveaux degrés dans le demi-deuil, le gris, qui n'est qu'un reflet du noir, puis le blanc, qui sert de trait d'union entre le noir et toutes les autres couleurs.

Ah ! belle veuve, lorsque vous arborerez le blanc, ce sera signe que la citadelle est bien près de se rendre ! »

Onna fameuse idée.

Quand l'est qu'on a z'u oquiè ein maniance tandi grand teimps, l'est foteint d'étrè d'obedzi dè cein laissi ài z'autro, kâ seimbiè que cein vo z'appartint et que l'est atant qu'on vo robè quand lo faut re-bailli.

On gaillà, on petit vegnolan, demàoravè avoué sa mère, qu'avài la dzoïessance dâi vegnès qu'avài laissi lo père, et profitavè dè la veneindze dè cliào vegnès, que n'étâi què justo, quand bin l'avài on outro fràrè qu'étâi à son mènadzo ; mâ coumeint l'étâi li que soignivè et gardavè la mère, faillâi bin que l'aussè oquiè po cein. Son fràrè avài bin à pre-teindrè à la màiti dâo bin, mâ faillâi atteindrè la moo dè la vilhie.

Cllia moo arrevà cauquiès dzo dévant stâo der-ràirès veneindzès. Tsacon savâi que la pourra fenna étâi malada, et cauquiès dzo dévant lè bans, cauquon que reincontrè son valet, lâi demandè coumeint va sa mère. Lo tatipotse, que s'emaginavè que dein stu mondo on pào tot fèrè à sa convegnance, sein s'einquiettâ ni dâi z'autrès dzeins, ni dè la loi, lâi repond :

— L'est morta, mâ n'ein faut rein derè.

— Coumeint, n'ein faut rein derè ! que diabe peinsè tou fèrè ?

— Eh bin, vu atteindrè tant qu'après veneindze, dévant dè lo derè, sein quiet sari d'obedzi dè par-tadzi avoué mon fràrè !...

Lo daderidou sè peinsavè que poivè gardà sa mère dévant dè l'einterrâ coumeint 'na tâila dè truffès qu'on pào bin laissi cauquiès senannès à la cava dévant dè la menâ ào martsì.

On gaillà qu'a lo gout délicat. On soiffeu qu'avài fé la noce sè trovà tant assâiti lo landéman, que la dierdietta lâi bourlavè et que n'javài què dâo vin que lo pouessè gari, l'édhie ne fasâi qu'attusi lo fù. Ye criè son boubo po ein allâ queri, lâi baillè 'na botolhie et lâi fâ : « Dis ào carbatier dè la rincì avoué 'na gotta dè vin, kâ y'é bu dè l'édhie fraitse dedein. »

Lè fennès. Dou z'amis, ti dou mariâ, dévezont dè lâo fennès. Yon dè leu, qu'amavè bin la sinna, fâ à l'autro :

— Tot parâi mè farâi rudo dè peina se savè qu'après ma moo le sè volliavè remariâ !

— Eh bin mè, repond l'autro, dio ti lè dzo à la minnâ que se le restè après mè, faut que l'ein tsertsâi on outro.

— Et porquì ! qu'est-te que cein tè pào fèrè ?

— Po ètrè sù que y'aussè cauquon que mè re-grettâi.

Librairie. — *Publications nouvelles.* Nous avons reçu plusieurs ouvrages nouveaux dont nous ferons mention au fur et à mesure que la place nous le permettra. Aujourd'hui nous attirons l'attention de nos lecteurs sur trois publications fort intéressantes et dignes d'être recommandées :

1° *L'Agenda agricole*, édité par la librairie Burkhardt, à Genève, agenda qui en est à sa 16^e année. Ce n'est donc

point un inconnu ; il est apprécié depuis longtemps pour la foule des renseignements qu'il contient, et tout particulièrement par les agriculteurs, auxquels il devient presque indispensable.

2° *L'Infirmier de la maison ou Conseiller médical des familles*, par le Dr Louis, édité chez M. H. Trembley, libraire, à Genève, sera bientôt dans toutes les bibliothèques et consulté dans chaque maison. Ce traité de médecine domestique donne l'indication raisonnée d'une foule de remèdes à la portée de tous, en même temps que d'excellents conseils à mettre en pratique en attendant l'arrivée du médecin, dans ces moments graves où tant de gens se trouvent si embarrassés auprès des malades. Cet ouvrage, fait par les soins d'un médecin et d'un pharmacien, et qui compte plus de 300 pages, ne coûte que 3 fr.

3° *Le protestantisme, vu de Genève en 1886*, tel est le titre d'un ouvrage qui vient de paraître à la librairie Plon, à Paris, et qui fera certainement sensation. L'auteur ne pouvait choisir un meilleur poste d'observation que la vieille cité genevoise, où il a pu saisir les plus intimes manifestations de la vie protestante. A ces données directes, il a du reste ajouté une étude fort intéressante du mouvement actuel des idées en Angleterre, en Allemagne, en France et en Amérique. La manière, à la fois consciencieuse et impartiale dont le sujet est traité, un style entraînant, une très grande variété de faits et de citations en font une lecture intéressante au plus haut point. — Un vol. in-18, fr. 3-60.

LE SECRET DU CAPITAINE

VII

Une heure après, d'Avril rentrait au camp, s'occupait d'abord de son service, puis, vers quatre heures, revenait auprès du capitaine qu'il retrouvait encore avec l'ami Morel. Il fallait bien, cette fois, se déterminer à parler. D'Avril s'en inquiétait d'avance. Pourtant, après la troisième pipe, et au grand étonnement de Morel, le lieutenant interpella directement Darad.

— Ne viendrez-vous pas au bourg, mon capitaine ? dit-il ; je sais que vous y êtes né et que vous y avez passé toute votre enfance.

Le capitaine fronça les sourcils :

— J'y suis né, c'est vrai ; mais il y a longtemps que je n'y connais plus personne.

— J'ai pourtant vu quelqu'un qui vous connaît bien.

— Qui cela ?

— Luchaud, l'aubergiste du *Lion-d'Or*.

— Peut-être, mais je n'ai aucun désir de retourner au village.

La réponse semblait péremptoire. D'Avril pensa, à part lui, que ce qui retenait le capitaine était peut-être la crainte de repasser devant la fameuse terrasse de l'Eslière ; mais il ne perdit pas courage et chercha un détour.

— Mon capitaine, dit-il après un instant, on m'a montré, en passant devant le cimetière, les tombes de vos parents. Ne viendrez-vous pas jusque-là ? En prenant le petit chemin, par la traverse, nous y serions en quelques minutes.

Morel, stupéfait de l'insistance du jeune homme, avait cessé de fumer. Darad réfléchissait. Le lieutenant avait, d'un mot, évoqué des souvenirs qui parlent toujours haut au cœur de tout honnête homme. L'idée de prendre la traverse et d'éviter la route souriait aussi au capitaine.

Darad se leva tout à coup :

— Vous avez raison, dit-il, partons.

Il fit un signe à Morel qui, sans mot dire, suivit son ami.

Quelques instants après, les trois hommes se dirigeaient, par un chemin creux, vers le village. La soirée était magnifique. Les derniers rayons du soleil, arrivant obliquement sur la terre, dorait la cime des souches de chêne et le sommet des collines. Les merles se poursuivaient en poussant leurs petits cris du soir et en cherchant des retraites favorables au fond des buissons, pour y passer la nuit. On entendait au loin, dans les fermes, le bruit sourd des machines à battre. Ce calme de l'air, des champs et des bois, pénétrait l'âme d'une chaude émotion et la disposait aux plus doux sentiments. En revoyant tous ces carrefours, tous ces coins connus qu'il avait tant de fois visités, le capitaine sentait à nouveau toute sa jeunesse chanter au fond de son cœur, et ses rêves d'autrefois reprenaient une nouvelle forme.

— Beau pays ! murmura-t-il.

— Oui, reprenait d'Avril, beau pays et belle soirée.

On rejoignit la route en face du cimetière. Darad entra le premier, suivi de ses deux amis, et longtemps resta agenouillé, la tête dans ses mains, sur l'humble pierre qui couvrait les deux tombes unies de son père et de sa mère. Quand il se releva, une larme brillait au bord de ses paupières. Le lieutenant l'entraîna doucement vers le bourg, sans qu'il fit aucune résistance. Morel suivait toujours, silencieusement : son amitié n'avait besoin d'aucune explication. A ce moment, le soleil s'était couché, et l'ombre commençait à s'étendre. On arriva vite au milieu du bourg, en face de la maison fermée, et d'Avril sonna. En entendant la sonnette, le capitaine frémit et releva la tête : il y a de ces sons, connus dès le bas-âge, qui se gravent dans la mémoire et qu'on n'oublie plus jamais.

Le vieux cantonnier vint ouvrir. Les trois hommes franchirent la petite grille, traversèrent la cour intérieure, divisée en plates-bandes, où ne régnaient plus que les buis qui avaient pris des proportions extraordinaires, et entrèrent dans la maison.

Le capitaine jeta les yeux, rapidement, sur le corridor, la cuisine et l'escalier.

— C'est bien cela, murmura-t-il, rien n'est changé.

— C'est ici chez vous ? demanda Morel.

— Oui, mon ami ; mais ceux qui habitaient cette maison ne sont plus.

— Visitez le jardin et les chambres, dit le lieutenant.

Le cantonnier, qui avait tout un trousseau de clefs à la main, prit les devants et ouvrit les portes. Le capitaine, très ému, marchait vite. On parcourut successivement le petit jardin, avec ses étroites allées bordées de poiriers magnifiques, la basse-cour dépeuplée, les servitudes, puis on revint à la maison, on monta l'escalier et on parcourut les trois ou quatre chambres du premier et unique étage. Le capitaine montra à ses amis la petite pièce qui lui avait été donnée jadis comme cabinet de travail :

— Ici, dit-il, j'ai bien travaillé !

Et il murmura sur un ton plus bas :

— J'ai aussi bien rêvé !... Je croyais alors au bonheur !

D'Avril entendit, au même instant, la porte d'entrée qui se rouvrait et se refermait sur plusieurs personnes ; un frémissement parcourut tout son corps ; mais Darad et Morel n'entendirent rien.

(La fin au prochain numéro.)

Voici venir l'hiver et les *punchs*. On en boit très souvent qui ne vaut rien. Voici la recette calculée pour 10 à 15 personnes. On réduit en morceaux un kilo de sucre ; on râpe dessus l'écorce de cinq citrons ; on verse sur le tout un demi-litre d'eau